

nvenue à Pierre Philibert! Bienvenue! bienvenue! crièrent cent voix.

Le Gardeur aida Amélie à sortir du canot. Il vit que sa main tremblait et qu'elle devenait blanche en regardant fixement à quelques pas dans le fleuve.

C'était à l'endroit où Philibert l'avait sauvé de la mort!

Toute cette scène pénible d'autrefois passa, comme dans un mirage, devant les yeux de la jeune fille. Elle vit son frère se débattre vainement au milieu des flots, puis tout à coup disparaître... Elle vit encore Philibert se précipiter au risque de sa vie, à la rescousse de son compagnon... Elle sentit toutes les angoisses d'alors, et aussi toutes les délices du serment qu'elle prononça dans son âme, en embrassant le sauveur de son frère aimé...

IX

—Le Gardeur! dit-elle, c'était là; t'en souviens-tu?

—Oui, soeur! je m'en souviens. J'y pensais. Je dois une éternelle reconnaissance à Pierre. Néanmoins, il aurait mieux fait de me laisser au fond de la rivière je n'ai plus de plaisir à revoir Tilly, maintenant...

—Pourquoi donc, mon frère? Ne sommes-nous pas les mêmes? Ne sommes-nous pas tous les deux? Il y a aussi de la félicité pour toi à Tilly!

—Il y en avait autrefois, Amélie, reprit-il avec tristesse, mais il n'y en aura plus jamais. C'est fini!

—Viens! Le Gardeur, ne gâtons pas la joie du retour. Vois! le pavillon flotte au sommet de la tourelle et le vieux Martin va tirer la couleuvrine pour nous saluer.

X

Un éclair, un jet de fumée et un coup de tonnerre firent soudain bondir les gens qui couraient le rivage.

—C'est bien pensé, de la part du vieux Martin et des femmes du manoir, cela! observa Félix Beaudoin.

Il avait servi dans sa jeunesse, Beaudoin! et connaissait le salut militaire.

—Les femmes de Tilly valent mieux que les hommes de la Beauce, comme dit le proverbe, observa-t-il encore.

—Oui, et mieux que les hommes de Tilly aussi, mon vieux, ajouta Joseph Le Tardeur, d'un ton brusque et tranchant.

Joseph était une grosse courtine au nez retroussé, une virago dont l'oeil noir perçait comme une tarière. Elle portait un chapeau de paille à larges bords et surmonté de boucles aussi difficiles à débrouiller que son caractère, un jupon de tiretaine court qui se souciait peu de cacher sa jambe forte. De ses manches retroussées sortaient deux énormes bras rouges qui auraient fait le bonheur d'une laitière suisse.

La remarque qu'elle venait de faire s'adressait à José Le Tardeur, son mari, un bon diable d'homme, un peu fainéant, par exemple! qu'elle n'avait cessé de taquiner depuis le jour de son mariage.

—Les paroles de Joseph m'atteignent mais me font aucun mal, dit José à son voisin. Je suis une bonne cible; elle peut tirer!

—Suis bien content, ajouta-t-il, que les femmes de Tilly soient meilleurs soldats que nous, les hommes, et qu'elles aiment à se mêler de tout! cela nous épargne bien des tracasseries et de l'ouvrage.

XI

—Que dites-vous, José? demanda Félix, qui n'avait guère compris.

—Je dis, maître Félix, que sans notre mère Eve la malédiction ne serait pas tombée sur la tête de l'homme; qu'il n'aurait point travaillé malgré lui, comme cela arrive souvent, et surtout qu'il n'aurait point péché...

Ah! le curé l'a bien dit! Nous aurions pu passer les jours à nous chauffer au soleil, mollement étendus sur l'herbe épaisse... Maintenant, si vous voulez vous sauver corps et âme, travaillez, priez et ne vous amusez point!... Maître Félix j'espère que vous ne m'oublierez pas si je vais au manoir?

—Je ne t'oublierai pas, José, répondit Félix, sèchement. Mais si le travail est le fruit de la malédiction que notre mère Eve a attirée sur le monde en mangeant de la pomme, elle ne pèse guère sur toi cette malédiction. Voyons! fais avancer les voitures, et range-toi, que madame passe...

José s'empressa d'obéir. Madame de Tilly passa au bras de Pierre Philibert. Il ôta son bonnet et la salua profondément. Elle monta dans son carrosse.

Deux chevaux canadiens aux pieds mordants et sûrs comme ceux des boucs et forts comme ceux des éléphants, tirèrent la pesante voiture, au grand trot, sur le chemin qui serpentait tour à tour à travers les champs dorés et les bois touffus.

Après une demi-heure de course ils s'arrêtaient à la porte du manoir.

Ce manoir était une grande bâtisse en pierre, de forme irrégulière avec des fenêtres profondément enfoncées dans les murs et garnies de cadres grossièrement sculptés. A chaque coin s'élevait une tourelle percée de meurtrières, et crénelée de manière à faire un feu d'enfilade de tous les côtés sur les ennemis qui se présenteraient.

Dans l'entrée se trouvait une tablette de pierre où le ciseau avait sculpté les armoiries de la famille de Tilly, avec la date de la construction et une invocation au saint patron de la maison.

Ce manoir avait été construit par Charles Le Gardeur de Tilly, gentilhomme Normand, dont l'ancêtre, le sire de Tilly, se trouvait avec le duc Guillaume à Hastings. Charles Le Gardeur vint au Canada avec un grand nombre de ses vassaux, en 1636, après avoir obtenu du roi une concession de terre sur les bords du fleuve St-Laurent "qu'il posséderait en fief et seigneurie, disait la charte royale, avec y droit de haute, moyenne et basse justice, et aussi droit de chasse, de pêche et de traite avec les Indiens, sujet à foi et hommage, etc., etc."

Il était entouré de pins éternellement verts, de ces grands chênes et de ces ormes élevés qui se drapent dans une feuillage nouveau chaque printemps, et, chaque automne, se dépouillent de leur éclatant manteau.

Un ruisseau murmurait tout auprès, en précipitant ses ondes d'argent. Tantôt il étincelait au soleil et tantôt il se cachait sous les épais rameaux comme une jeune vierge honteuse d'être admirée. Un pont rustique en reliait les bords fleuris. Il sortait, ce petit ruisseau capricieux, d'un lac charmant et tout étroit, étendu comme une nappe de cristal au milieu de la forêt à quelques lieues du fleuve. C'était un lieu de promenade aimé des habitants du manoir.

Pierre Philibert éprouva une joie bien douce à l'aspect de cette antique demeure. Ces portes, ces fenêtres, ces pignons, toutes ces choses qu'il voyait après un si long temps, c'était comme de vieux amis qu'il retrouvait.

Toutes les servantes avaient mis leurs plus beaux atours, leurs robes les plus neuves, leurs rubans les plus éclatants, pour recevoir madame de Tilly et mademoiselle Amélie.

Elles firent aussi le plus sympathique accueil à monsieur Le Gardeur — c'est ainsi qu'elles l'appelaient toujours — et au jeune officier qui l'accompagnait. Elles eurent vite reconnu l'écolier d'autrefois, qui avait généreusement sauvé la vie à leur jeune maître, et elles se dirent, comme cela entre elles, qu'il venait sans doute à Tilly pour... pour...

Elles n'achevaient jamais. Le sourire significatif qui répondait à la confiance, affirmait que c'était compris. Et puis, il était devenu un si bel homme, cet élève du séminaire, avec son uniforme brillant et sa vaillante épée! Et elle, mademoiselle Amélie, elle n'avait jamais détesté entendre prononcer son nom; bien au contraire!

Les femmes ont vite fait de déduire les conséquences des prémisses, en fait d'amour, et elles ne se trompent pas toujours, tant s'en faut.

Derrière la maison, au-dessus de l'étable et du poulailler, caché aux regards par un épais rideau de feuillage, s'élevait le pigeonnier avec ses doux et amoureux habitants. Ils étaient peu nombreux, mais d'un riche plumage et d'une beauté remarquable. Il ne fallait pas laisser la roucouillante famille s'agrandir trop, à cause des champs de blé qu'elle aurait mis à sac.

Devant le manoir, au milieu des arbres chargés de verdure et palpitants de vie, s'élevait un pin d'une grande longueur, nu et droit comme une flèche d'église. Il n'avait plus d'écorce, plus de rameaux, excepté au faite, un bouquet. Un pavillon et des bouts de rubans flottaient au-dessous de cet énorme bouquet vert qui le couronnait, et la poudre du canon en avait marqué de taches noires l'aubier encore tout éclatant de blancheur.

C'était un mai que les habitants avaient planté, pour rendre hommage à la dame de Tilly.

XII

Planter le mai, cela se faisait dans la Nouvelle-France, à chaque retour de la belle saison, le premier de mai, quand on voulait payer un tribut d'hommage à un supérieur.

Le mai, planté devant la maison que l'on voulait honorer, devait rester debout jusqu'au retour de la fleuraison nouvelle. Plus tard, et tout dernièrement encore, les capitaines de la milice sédentaire étaient, dans nos paroisses paisibles, l'objet d'une semblable marque de déférence de la part de leurs soldats. En retour, les soldats étaient conviés à une bonne table, mangeaient, buvaient et s'amusaient bien. Ils tiraient autour du mai, en feu de peloton, les seuls coups de fusils que le village étonné entendit d'un bout de l'année à l'autre.

Maintenant cette fête caractéristique s'en va avec d'autres encore pour ne plus revenir sans doute. Elle aussi ne sera bientôt plus qu'un souvenir. La saint Jean-Baptiste qui arrive avec les fleurs et les parfums des champs, avec des feuillages chargés d'harmonie et les flots de lumière du beau mois de juin, la saint Jean-Baptiste qui est la fête de tous les Canadiens-français, emporte et fait disparaître dans son orbe étincelant toutes ces autres réjouissances moins vives et moins douces qui n'ont pas pour fin sublime l'amour de la religion et de la patrie!

(A suivre)